

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1913-1914. — N° 13

Travail du Laboratoire de Thérapeutique de la Faculté de Lyon

LES DIURÉTIQUES

A TRAVERS LES AGES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le Jeudi 20 Novembre 1913

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

PIERRE PICHOT

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

né le 22 juillet 1888, à Rochefort-sur-Mer



IMPRIMERIE DUCROS & LOMBARD

Rue Pasteur, VALENCE

1913

LES DIURÉTIQUES
A TRAVERS LES AGES



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1913-1914. — N° 13

Travail du Laboratoire de Thérapeutique de la Faculté de Lyon

LES DIURÉTIQUES

A TRAVERS LES AGES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le Jeudi 20 Novembre 1913

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

PIERRE PICHOT

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire

né le 22 juillet 1888, à Rochefort-sur-Mer



IMPRIMERIE DUCROS & LOMBARD

Rue Pasteur, VALENCE

1913

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ. DOYEN
J. COURMONT ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE,
LEPINE, PIERRET, BEAUVISAGE, LACASSAGNE.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	}	MM. TEISSIER.
Cliniques chirurgicales		ROQUE.
		BARD.
		X.
Clinique obstétricale et Accouchements.		X.
Clinique ophtalmologique.		FABRE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		ROLLET.
Clinique des maladies mentales		NICOLAS.
Clinique des maladies des enfants.		LEPINE (J).
Clinique des maladies des femmes		WEILL.
Physique médicale		POLLOSSON (A).
Chimie médicale et pharmaceutique		CLUZET.
Chimie organique et toxicologie		HUGOUNENQ.
Matière médicale et Botanique.		MOREL.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale		MOREAU.
Anatomie		GUIART.
Anatomie générale et Histologie		TESTUT.
Physiologie		RENAUT.
Pathologie interne		MORAT.
Pathologie et Thérapeutiques générales.		COLLET.
Anatomie pathologique		LESIEUR.
Médecine opératoire		PAVIOT.
Médecine expérimentale et comparée		POLLOSSON (M.).
Médecine légale		COURMONT (P.)
Hygiène.		Et. MARTIN.
Thérapeutique		COURMONT (J.).
Pharmacologie		PIC.
		FLORENCE.

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON.
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS.
Pathologie externe.	VALLAS.
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale.	MM. BARRAL,	agrégé
Propédeutique chirurgicale	BERARD,	—
Propédeutique de gynécologie.	CONDAMIN,	—
Chirurgie infantile.	NOVE-JOSSERAND,	—
Accouchements.	COMMANDEUR,	—
Embryologie	LATARJET,	—
Anatomie topographique.	PATEL,	—
Botanique	BRETIN,	—
Chirurgie expérimentale	VILLARD	—
Clinique infantile	MOURIQUAND,	—
Déontologie et médecine professionnelle	X.	—

AGRÉGÉS

MM. BARRAL COMMANDEUR NEVEU-LEMAIRE LAROYENNE VORON NOGIER	MM. LATARJET BRETIN LERICHE THÉVENOT Léon TAVERNIER. CADE.	MM. MOURIQUAND. ARLOING (F.). GUILLEMARD POLICARD GARIN SAVY	MM. FRÉMONT THÉVENOT (Lucien) PIERY COTTE DUROUX
--	--	--	---

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. PIC, président; COLLET, assesseur; CADE et ARLOING, agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PERE ET A MA MERE

En témoignage de ma grande reconnaissance et de ma profonde affection.

A MA TANTE

A MON FRERE

MEIS ET AMICIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PIC

Professeur de thérapeutique à la Faculté de Médecine de Lyon

Médecin des Hôpitaux

Nous conserverons un souvenir fidèle de ses précieux enseignements.

Nous le prions d'agréer nos très respectueux remerciements pour le grand honneur qu'il nous fait de présider notre thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR COLLET

Professeur de Pathologie interne à la Faculté de Lyon

Médecin des Hôpitaux

Nous avons suivi avec grand intérêt et avons retiré beaucoup de profit de ses leçons du semestre d'hiver. Qu'il soit remercié ici de sa bienveillance pour nous.

A MESSIEURS LES PROFESSEURS AGRÉGÉS

CADE ET ARLOING

qui ont accepté de faire partie du jury de notre thèse, respectueuse gratitude.

A MONSIEUR LE DOCTEUR BONNAMOUR

Médecin des Hôpitaux

Chef du laboratoire de thérapeutique à la Faculté de Lyon

Il nous a inspiré le sujet de notre travail. Nous le remercions bien sincèrement de l'aimable accueil qu'il nous a toujours fait.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR FAIVRE

Professeur de Clinique Médicale à l'Ecole de Médecine de Poitiers

Il nous a apporté l'appui de son expérience et de ses conseils. Pendant notre année d'internat à l'Hôtel-Dieu il fut pour nous le meilleur et le plus aimé de nos maîtres.

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE ROCHEFORT

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DE POITIERS

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ
ET DE LA FACULTÉ DE LYON

AVANT-PROPOS

Les diurétiques (δια à travers κυπελυ uriner) furent de tout temps très usités. Mais soit que ces médicaments n'aient pas intéressé les historiens, soit que personne n'ait eu l'idée de rechercher leurs transformations à travers les âges, cette question a été tout à fait négligée. C'est pourquoi nous avons essayé de montrer quels étaient les diurétiques employés par nos pères et comment ils expliquaient leur action sur l'organisme. Cette intéressante idée qui nous a valu de goûter le charme de l'atmosphère reposante des vieux livres nous fut suggérée par le Docteur Bonnamour à qui nous adressons ici tous nos remerciements, ainsi d'ailleurs qu'à Monsieur le Professeur Pic, qui a bien voulu nous aider de ses conseils. Nous remercions aussi notre frère qui a bien voulu reproduire pour nous de sa plume délicate les dessins qui ornent notre thèse et très aimablement offerts par notre camarade le Docteur Tussau.

Arrivé au terme de nos études, c'est un devoir

pour nous que d'adresser nos remerciements à ceux qui dirigèrent nos premiers pas dans la carrière médicale et qui nous firent profiter avec une inlassable bonté de leur science et de leur expérience.

Notre reconnaissance ira tout d'abord à nos Maîtres de l'Ecole de Rochefort, qui nous inculquèrent les premiers les qualités qui font l'honneur de notre profession. Grâce à l'inestimable bibliothèque de cette école nos recherches sur l'histoire des diurétiques nous furent grandement facilitées.

Que nos Maîtres de l'Ecole de Poitiers qui s'occupèrent particulièrement de nous pendant notre séjour à l'Internat de l'Hôtel-Dieu, reçoivent ici l'expression de notre profonde gratitude.

Je ne saurais non plus passer sous silence la reconnaissance que je dois à mes Maîtres militaires et mes Professeurs de la Faculté de Lyon.

Que tous soient remerciés des conseils et des exemples qu'ils nous ont donnés.



FIG. 1. — Urologue, d'après un sculpteur du Moyen-Age, qui semble être peu reconnaissant des services rendus par les diurétiques.

INTRODUCTION

La lutte pour la vie a, de temps immémorial, conduit l'homme à lutter contre la souffrance par différents moyens propres à dissiper ou à modérer les maux dont il était accablé. Les premiers hommes par l'observation des animaux ou guidés par la ressemblance grossière de certaines plantes avec leurs propres organes, frappés d'autre part par l'action de certains aliments, se constituèrent peu à peu une

médecine toute empirique. Ce n'est que peu à peu que certains hommes se spécialisèrent dans l'étude des maladies et des moyens de lutter contre elles, métier qui fut trouvé si beau par les premiers hommes que ceux qui le pratiquèrent furent mis au rang des demi-dieux. L'empirisme des âges primitifs devint ainsi un art divin et les prêtres furent longtemps les seuls dispensateurs de remèdes qui participaient eux aussi de la divinité.

Ce n'est que dans les siècles plus récents que, à la lueur de l'étude approfondie du corps humain, de ses fonctions et de l'action des remèdes dans les maladies, la médecine s'est élevée à la hauteur d'une science.

Les diurétiques, comme tous les autres médicaments, passèrent par bien des essais avant de rester sans conteste employés dans tous les pays. Chaque contrée eut, suivant les lieux et les temps, ses diurétiques particuliers et notre époque a profité avantageusement de l'étude de ces diverses pharmacopées.

L'arrêt de l'excrétion urinaire, puis l'expulsion abondante d'urine à la fin de certaines maladies frappa, en effet, les premiers médecins et les diurétiques furent employés pour activer cette évacuation. Mais l'explication de leur action fut longtemps la cause d'interminables discussions. Ce ne fut en effet que très tard dans l'histoire de la médecine que la notion du rein évacuateur de poisons s'établit sur autre chose que de gratuites hypothèses.

Néanmoins, la nécessité de la fonction urinaire fut un fait admis dès l'origine de la médecine et les diu-

rétiqnes furent très employés. Nos pères recherchèrent les moyens de faire uriner leurs malades dans les trois règnes de la nature : animal, végétal, minéral. Aussi, après un historique général des diurétiques, où nous essaierons de faire ressortir l'évolution des idées sur l'action de ces médicaments, nous examinerons chacune de ces trois catégories de remèdes en faisant un historique aussi complet que possible des plus employés. Quelques animaux, dont l'étrange énumération fera le sujet de notre premier chapitre, eurent une vogue assez considérable chez nos ancêtres du Grand Siècle. Mais ce sont les plantes, dont les vertus bienfaisantes étaient souvent attribuées à quelque dieu métamorphosé, qui furent les remèdes les plus employés. Quant aux minéraux, ils ne virent leurs propriétés diurétiques mises à contribution que très tard.

Mais malgré l'enthousiasme de nos contemporains, pour les découvertes de la chimie biologique, nous revenons avec plaisir à nos bonnes vieilles plantes d'autrefois et à la lueur des découvertes de la pharmacodynamie nous leur donnons un emploi plus rationnel.

PREMIERE PARTIE

Historique général

Dans cet historique général nous avons cherché à retrouver la trace de l'emploi des diurétiques aussi loin que possible. En même temps, il nous a paru intéressant d'étudier les idées de nos pères sur l'action de ces médicaments, et, pour cela de rechercher leurs opinions sur la fonction rénale elle-même. Trois peuples de l'histoire primitive (Egypte, Inde, Mexique) nous serviront d'introduction à cet historique. Car ils ne nous ont laissé que peu de documents relatifs à leur médecine.

I. PEUPLES PRIMITIFS

1) **Egypte.** (X^e siècle avant J.-C.)

Les Egyptiens avaient une matière médicale très variée, ainsi que l'on a pu s'en convaincre par la

découverte de papyrus posés aux pieds de leurs morts et dont le plus célèbre est le papyrus traduit par le savant allemand Ebers. Ils connaissaient déjà quelques maladies à œdèmes, auxquelles ils remédiaient par des clystères dont l'action diurétique était donc déjà connue. Le nitre est souvent cité et Pline fait une grande description des nitrières d'Égypte qui existaient encore de son temps. Des pommades, des cataplasmes leur servaient déjà, les frictions à l'huile de camomille, pour dissiper les engorgements, étaient très usitées. Mais, nulle part, on ne trouve de théorie expliquant la diurèse ou l'action évacuatrice du rein. Cependant l'évacuation des toxines par les sécrétions, était déjà connue d'eux; car ils enveloppaient d'étoffes de laine leurs fiévreux afin de provoquer les sueurs dont l'absence leur eut semblé d'un mauvais pronostic.

2) **Inde.** (XIII^e siècle avant J.-C.)

Dans l'Inde les remèdes sont des plantes terrestres et aquatiques, dont les vertus bienfaisantes viennent du soleil et de ses rayons, des orages et des pluies. Ces plantes étaient l'objet d'un culte : on célébrait ainsi les plantes libératrices qui écartent le mal de Varuna (hydropisie).

Mais si la matière médicale végétale était bien connue, l'anatomie et la physiologie quoique déjà très avancées étaient bien incomplètes. Dans le *Mahabharata* un des chants védiques où l'on trouve décrites beaucoup de maladies et une anatomie fort

intéressante, c'est à peine si l'urine est nommée comme sécrétion impure et le rein est passé sous silence.

3) Chine

En Chine les diurétiques furent aussi exclusivement végétaux, sauf le nitre qui fut employé comme en Egypte. Il est intéressant de rapporter ici les plantes dont nous devons la liste aux explorateurs.

Ma-tsé (*Equisetum hiemale*).

Fan-yé et Chou-yé (Tiges de *Bambusa tulda* et *Bambusa arundo*).

Y-yn-gin (Grains du *Coix lacryma*).

Hiang-fô-tsaô (Rhizomes du *Cyperus rotundus*).

Tsoun-tsé (Oignon).

Tsoun (Ail).

Tou-fou-liu (*Smilax China* : racine de squine).

Pé-tsé-lin et Tchüen-heou-tsi (*Smilax lanceefolia* et *ovalifolia*).

Pou-hoang (épis du *Typha latifolia*).

Tchang-Pé-Tzé et Tsin-Pé-Tzé (fruits du *Morus alba*).

Fô-yong-tsao (feuilles et fleurs du *Phyllanthus urinaria*).

Tsoun-tsian (baies d'Alkekenge).

Kouen-hiang (semences de Fenouil).

Ma-chi-y (graines de *Portulaca oleracea*).

Graines de cucurbitacées.

Ché-lûm (Racines de *Rhamnus lineatus*).

Oû-tong-tchu (feuilles et écorces de *Sterculia planifolia*).

Dans cette liste courte, par rapport à celles que nous citerons plus loin, beaucoup de produits sont restés dans notre matière médicale : La prêle (*Equisetum*) est encore très employée en Allemagne. L'ail et l'oignon sont encore très utilisés, de même l'alkekengé et la squine.

4) **Amérique** (Mexicains)

Il est curieux de mettre en face des diurétiques chinois ceux qu'employaient les indigènes Mexicains au moment de la conquête espagnole (XV^e siècle).

Ils employaient non seulement des végétaux, mais encore des animaux et quelques minéraux.

Végétaux :

Aiztollin (espèce de jonc) (1) employé contre l'anurie ;

Amaxtlaltil (*Tradecantia virginica*) sous forme de décoction, pure ou mêlée avec du cacao et du pulque ;

Chichilquiltic, pulvérisée avec des grains de maïs ;

Cuiapatli (*Ericoma floribunda*) ;

Coatli ;

Cocoztic (racines pilées dans un liquide) ;

Copalxiutl (*Schenus molle*) ;

(1) La détermination de ces plantes a été impossible pour les auteurs auxquels nous empruntons cette liste.

Eloquiltic : sa décoction purifiait les urines ;

Iztacquiltic : sa racine pulvérisée et délayée dans l'eau était bonne contre la rétention d'urine ;

Iztanhyalt, qu'il fallait prendre dans de l'eau ;

Mecapalti (*Smilax officinalis*) : Sa décoction était très estimée ; Teketomalt : On employait les racines pilées avec les feuilles.

Animaux :

Coyaçanal Cloportes) desséchés et pulvérisés avec résine.

Cette médication répugnante sera d'ailleurs reprise par la pharmacie latine et médiévale.

Minéraux :

Atchipin. Pierre de formes et de couleurs diverses.

Parmi ces médicaments il y en aura aussi qui resteront dans notre matière médicale. La *Smilax* est toujours employée ; les cloportes le furent longtemps. Enfin du cacao on retire la théobromine, un de nos diurétiques les plus employés.

5) **Autres Peuples**

Dans les autres peuples de l'antiquité, les médecins qui appartenaient généralement aux castes sacerdotales se servirent exclusivement de plantes accompagnées d'amulettes, spéciales à chaque maladie. Usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours.

II. GRÈCE. (V siècles avant J.-C.)

Avec les Médecins Grecs, la médecine connut une ère plus scientifique. Ils cherchèrent à interpréter l'action des diurétiques, mais leurs interprétations sont souvent fantaisistes ou absurdes.

Hippocrate (V^e siècle avant J.-C.) :

Hippocrate qui fit un grand usage des urines pour le diagnostic et le pronostic des maladies devait songer à examiner de près l'action de ces médicaments. Il voyait dans le rein l'organe séparateur des superfluités séreuses du sang sous l'influence de « l'esprit vital » et s'il ordonnait les diurétiques dans l'hydropisie, c'est qu'il croyait qu'à la guérison de cette maladie l'eau s'écoule par les veines dans la vessie.

Aristote (384-322 av. J.-C.) :

Aristote professait que tous les viscères abdominaux sont destinés à servir de diverticules à la circulation veineuse abdominale. Les reins, en particulier, devaient donc tout naturellement remplir un rôle analogue. Le volume énorme des veines émulgentes et leur rapport intime avec la veine cave inférieure l'avaient confirmé dans cette idée.

Aussi ces deux médecins, ainsi que les écoles qu'ils fondèrent, voyant dans les urines la filtration du sang, employèrent beaucoup les diurétiques, bois-

sons aqueuses, scille, nitre, etc., pour favoriser l'évacuation des mauvais liquides du corps.

III. ROME

Dioscoride (70 av. J.-C.) distingue des diurétiques végétaux et animaux et en donne une longue énumération.

Galien (1^{er} siècle ap. J.-C.) :

Galien et les médecins latins suivirent l'exemple de leurs devanciers grecs, mais en présence des trois écoles qui divisaient ces derniers, ils recherchèrent par eux-mêmes des explications qui, n'étant basées que sur très peu d'expériences (par exemple l'expérience que Galien recommande de faire sur les uretères d'un chien) (1) n'ont qu'une valeur très hypothétique.

Galien comparait l'urine à un excrément analogue aux matières fécales : l'estomac reçoit l'aliment et en prépare l'élaboration qui sera achevée par le foie ; de là les veines le prennent pour être distribué par tout le corps. Or, il doit être purifié et pour cela il y a des organes spéciaux situés le long des veines. Les uns enlèvent les superfluités ténues et légères : « conduits que les médecins appellent cholédoque comme la vésicule biliaire ». Les autres enlèvent les

(1) Si l'on lie les uretères d'un chien ce chien ne peut plus uriner et quand on détache les fils la vessie se remplit d'urine.

superfluités terreuses et pesantes (rate et la partie inférieure de l'intestin qui précède le rectum). D'autres, enfin, prennent les superfluités qui tiennent le milieu entre les deux espèces précédentes, c'est-à-dire celles qui sont aqueuses et séreuses (organes urinaires). Par conséquent les reins ont été créés pour attirer et expulser au dehors l'humeur aqueuse, véhicule du sang proprement dit, et décharger ainsi la veine cave d'une humidité inutile. Le sang qui y afflue se purifie, et, pur désormais, pénètre dans tout le corps, n'entraînant plus avec lui d'humidité aqueuse. Aussi Galien ordonnait-il des diurétiques pour activer cette filtration dans les maladies : c'est ainsi qu'il faisait évacuer la bile jaune en mouvement dans la fièvre tierce légitime par des clystères et des boissons d'aneth et d'ache ; Celle dans la fièvre tierce illégitime, par des tisanes additionnées de poivre, des décoctions d'hysope, d'oignons, d'épinards dans de l'eau miellée et toutes autres tisanes qui « poussent l'urine » ; ainsi que de l'oxymel.

Il se moquait fort de l'opinion d'Asclepiade et d'Erisistrate qui refusaient tout simplement toute fonction au rein. De même de Lycus qui ne croyait pas aux fonctions des uretères, de relier le rein à la vessie.

L'hydropisie pour Galien se traitait suivant trois principes : 1° Guérir le squirrhe du viscère affecté ; 2° Employer des épithèmes qui dissipent l'humeur ; 3° Faire boire des diurétiques parmi lesquels il vantait à l'excès le vin et le vinaigre scillitiques.

Pline (23-79 ap. J.-C.) :

Pline l'Ancien ne semble pas avoir eu de théories particulières sur la fonction rénale. Il confond les lithontriptiques avec les diurétiques qu'il ordonne en même temps dans la lithiase urinaire. Néanmoins il indique quelques médicaments plus spécialement contre les calculs et d'autres contre la dysurie ou la strangurie. Au milieu d'un fatras inextricable de remèdes assez extraordinaires, il semble reconnaître trois sortes de diurétiques et lithontriptiques, des végétaux, des animaux et des remèdes magiques auxquels il n'accorde guère confiance, mais parmi lesquels on trouve l'esquisse de notre opothérapie actuelle.

IV. ARABES ET MOYEN-AGE (VIII^e à XV^e siècle)

L'école arabe ne fit que reproduire à grands renforts de commentaires les ouvrages des auteurs latins et grecs ; mais elle augmenta d'étonnante façon la liste des médicaments. Les ouvrages arabes, notamment ceux de Mesué l'Ancien et d'Avicenne, qui rééditaient les opinions de Galien, furent traduits au Moyen Age par nos Universités, et malgré leurs interprétations fantaisistes, des diurétiques aussi étranges que ceux d'Avicenne (sang desséché d'un bouc de quatre ans, tué au moment du printemps et mélangé à du vin doux ou à une décoction de persil), se retrouvent dans la pharmacie médiévale.

En outre, les alchimistes y ajoutèrent quelques remèdes minéraux, ainsi la pierre hématite (oxyde rouge de fer), le sel de duobus et des composés du tartre.

V. SEIZIÈME SIÈCLE

Le seizième siècle auquel l'essor merveilleux des lettres et des arts mérita le nom de Renaissance, fut, au contraire, pour la médecine, une période peu brillante. C'était cependant le temps où le philosophe anglais, François Bacon, posait dans son *Novum Organum* les premiers principes de la science expérimentale ; c'était aussi le moment où l'imprimerie allait répandre les textes des anciens auteurs et faire voir ainsi que les Arabes, sous l'influence desquels était encore le Moyen Age au point de vue médical, n'étaient que des plagiaires rééditant les œuvres de Galien ou d'Hippocrate. Aussi voyons-nous Paracelse, en 1527, brûler les œuvres de Galien et d'Avicenne à la séance inaugurale de son cours et déclarer que la semelle de ses pieds valait plus que « tout ce fatras ! ». Mais ce hardi novateur n'est pas suivi et les anciens se voient toujours vénérés par les maîtres : le *Dixit Galenus* fait force de loi.

Mathioli (1561) :

C'est ainsi qu'un professeur de l'Ecole de Sienne (Italie), Mathioli, en 1561, commente les œuvres de Dioscoride et se borne à une simple énumération des

diurétiques de ce dernier auteur auxquels il ajoute une liste interminable de ceux en usage à son époque ou qu'il employait lui-même.

Ambroise Paré (1575) :

Ambroise Paré, dans son intéressant chapitre de la rétention d'urine, donne quelques formules de diurétiques et lithontriptiques qu'il est bon d'employer avant d'avoir recours à la chirurgie. Il les classe en diurétiques froids et chauds, et moyens externes parmi lesquels nous voyons citer l'hydrothérapie interne et externe.

Recettes de Mademoiselle d'Auvergne (1596) :

Mais cette époque fut très abondante en recettes pharmaceutiques de toutes sortes plus bizarres les unes que les autres et sans idées directrices bien arrêtées, donnant un aperçu de l'empirisme hésitant de ce siècle. Celles de Mademoiselle d'Auvergne citées plus loin en sont la preuve.

VI. DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Le dix-septième siècle fut un siècle de découvertes. L'anatomie fit de grands progrès, mais au point de vue physiologique on vivait toujours sur les vieilles idées et quand Harvay découvrit la circulation, ce fut une véritable révolution dans la science officielle. Les diurétiques étaient réduits aux vieux remèdes routiniers et l'on se servait plutôt de moyens exter-

nes à cet effet tels que la saignée ou le clystère, dont Molière s'est si bien moqué. Ce fut aussi le siècle de l'organothérapie. C'est ainsi que les reins de lièvre et de porc sont souvent cités dans les pharmacopées de cette époque.

Dubé (1678) :

Mais quelques esprits critiques à la lueur de ces nouvelles données physiologiques essaient de tenter l'explication de la diurèse et leurs théories se rapprochent par certains points de nos théories modernés. Dubé, en 1678, compare les diurétiques aux sudorifiques, mais, dit-il, les sudorifiques excitent l'urine si les reins sont échauffés et la peau condensée et provoquent les sueurs si les reins sont froids et la peau raréfiée. Il les classe en :

1° Diurétiques propres : séparant le sang séreux du gosier pour le conduire par les voies de l'urine :
(Racines de fenouil, persil, arrête-bœuf, asperges. Feuilles de sarriette et de serpolet. Semences de cumin, d'ache et de fenouil) ;

2° Diurétiques impropres : levant les obstructions :
(Racines de fraisier et d'oseille. Feuilles de pariétaire et capillaire. Semences de courge, citrouille et melon).

Il met à part les diurétiques chimiques.

C'est le premier essai de classification physiologique.

VII. DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Au dix-huitième siècle, la médecine végétale est très employée. On étudiait avec passion la botanique (Linné, Jussieu), mais l'organothérapie est délaissée de plus en plus ; les préparations qu'on faisait subir aux organes les altéraient tellement qu'ils en perdaient toute vertu spéciale. Par contre, la physique et la chimie firent d'immenses progrès.

Lemery (1645-1715) :

Lemery (1645-1715) ouvrit un cours de chimie à Paris où il attira de nombreux élèves. Il essaya de mettre de l'ordre dans le chaos de la pharmacopée. C'est ainsi qu'il définit les remèdes diurétiques : « ceux qui, étant composés de parties salines et pénétrantes, raréfient le sang et font précipiter la sérosité avec plus de vitesse qu'auparavant : crystal minéral, esprit de sel, vin blanc, ache, persil, ruscus, asperges ». Il y met aussi les cloportes, les reins de lièvre, les hirondelles, la térébenthine. Mais apothicaire chimiste, il ne s'occupe pas de l'action physiologique de ses remèdes.

Tauvry (1717) :

Tauvry, en 1717, chercha lui aussi à expliquer l'action des diurétiques. D'après lui l'urine est la partie du sang séparée par les reins analogue à la sueur, (ce sont toujours les anciennes théories Galéniques).

La sérosité du sang vient des parties aqueuses et liquides de nos boissons et elle sert à charrier dans les plus petits recoins de nos parties solides les parties propres à leur nourriture. (Cette théorie toute moderne du rôle nutritif du sang fait un contraste étonnant avec la précédente). Elle entraîne avec elle les particules du sang propres à la nourriture de nos membres et se filtrant dans les reins et les glandes de la peau, elle décharge le sang d'un poids inutile et parfois nuisible. Par conséquent les diurétiques doivent : 1° augmenter les sérosités du sang et mettre en mouvement les humeurs de notre corps, ou 2° coaguler la partie fibreuse et ralentir le cours des humeurs, ou, 3° donner de la liquidité aux humeurs qui n'en avaient point, ôter quelques embarras qui ne peuvent remonter dans les artères qui aboutissent aux reins.

De là, trois ordres de diurétiques :

Diurétiques du 1^{er} ordre (eau, eaux minérales, vin blanc) ;

Diurétiques du 2^e ordre (térébenthine, cloportes, cantharides) ;

Diurétiques du 3^e ordre (esprit de nitre, de vitriol).

Il ajoute qu'ils sont indiqués lorsque la masse du sang est remplie de sérosités, quand les esprits sont quasi assoupis, quand il y a quelque embarras dans la filtration de l'urine et enfin, dans presque toutes les maladies qui ont pour origine trop de sérosités (obstruction du foie, de la rate, de la matrice, des reins). On s'en sert pour vider le pus contenu dans le thorax ou dans les articles, pour guérir la jaunisse.

et pour une partie des maladies de la rate parce que la nature nous a montré qu'en précipitant le pus et les sels par cette voie elle soulageait les malades.

Il distingue des :

Diurétiques végétaux :

(5 racines apéritives ; chiendent, guimauve, pariétaire, sureau, genièvre, bouleau, rave, citron) ;

Diurétiques animaux :

(Cloportes, crapauds) ;

Diurétiques minéraux :

(Nitre, chaux, esprit de sel, de soufre, d'alun).

Lieutaud (1755) :

Lieutaud (1755) classait les diurétiques suivant leur destination thérapeutique, en deux grandes sortes :

1° Diurétiques internes, qu'il divisait en :

Diurétiques pour aigus :

(Roseau, pareira brava, pariétaire, herniaire, mélisse, paluire, cicér, alkékénge, bois néphrétique, térébenthine, nitre) ;

Diurétiques pour chroniques :

(Raifort, asperges, ononis, calcitrapa, filipendule, scille, saxifrage, genêt, sureau, tamaris, tartre, oxymel scillitique, crapaud, esprit d'ambre et esprit de Mindererus) ;

2° Diurétiques externes :

Liniments et cataplasmes.

Desbois de Rochefort (1789) :

D'après Desbois de Rochefort (1789), tous les

moyens propres à titiller les voies urinaires facilitent et augmentent le cours des urines, mais il faut qu'il y ait en même temps abondance de sérosité. C'est pourquoi l'eau et les liqueurs aqueuses sont de très bons diurétiques. C'est le premier qui fait des lithontriptiques une classe à part parmi les diurétiques, et devant la pharmacopée de l'époque il est bien embarrassé pour mettre dans cette classe des remèdes efficaces. Il employait les diurétiques :

a) dans les maladies des voies urinaires (cas de spasme et de relâchement), de matière pituiteuse surchargeant les organes, de pierre (il n'y a pas de bons lithontriptiques) ;

b) dans l'infiltration de sérosité et d'hydropisie des organes ;

c) à la fin des maladies pour aider la nature lors de la crise urinaire.

Il les rangeait en :

Diurétiques : 1° forts (purgatifs à dose diurétique) ;

2° moyens (feuilles de Bourrache, Buglosse, Pariétaire, Genièvre) ;

3° froids (infusions de Pariétaire, Buglosse, Turquette, Mercuriale, Alkekenge, Semences) ;

4° calmant les douleurs de la pierre (Pareira brava, Uva ursi, Bois néphrétique) ;

6° minéraux (Sels de Glauber, d'Epsom, marin, acides) ;

Il attribuait leur action à trois catégories de principes :

1° Des principes âcres et résineux, comme dans la colchique ;

2° Des principes gommeux, comme dans les racines ;

3° Des principes mucilagineux et des sels acides, comme dans les diurétiques froids.

VIII. DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Au commencement du dix-neuvième siècle la vieille pharmacopée galénique après les rudes assauts qu'elle vient de subir et n'étant plus d'accord avec les dernières données scientifiques tombe en décadence. Si un manuel de l'an X se contente de classer les diurétiques en chauds et froids, tout comme Paré, les maîtres d'alors examinent chaque produit à la lueur d'expériences fort bien conduites.

Alibert (1814) :

Dans un excellent traité de thérapeutique, Alibert (1814) rejetait bien des médicaments anciens, critiquait judicieusement ceux qu'il citait et faisait de nombreuses expériences à l'Hôpital St-Louis. Sa physiologie des organes urinaires prouve un progrès considérable sur ses prédécesseurs. Il regardait les reins comme des organes essentiellement élaborateurs et croyait la vessie innervée par les nerfs centraux au point de vue moteur et le sympathique au point de vue sensitif. Aussi l'excitation des diurétiques ne devait pas se borner à rendre le flux des urines plus abondant, mais encore ils auraient les

propriétés communes à tous les évacuants. Les reins sont en quelque sorte l'émunctorie de toute l'économie. Néanmoins il admettait que l'urine vient, non seulement des reins par les uretères, mais aussi de l'intestin à travers la vessie. Il fait justement remarquer que bien des maladies opèrent leur défervescence avec une crise urinaire et que personne ne conteste de quelle utilité peut être une évacuation copieuse de ce genre dans l'hydrothorax, l'ascite l'anasarque. Mais il trouve qu'on administre souvent d'après des indications trop vagues les médicaments propres à agir sur le système des voies urinaires. Il regarde les vieillards comme ayant besoin de plus de diurétiques que les jeunes gens, à cause de la sensibilité réflexe diminuée de leur vessie ; de même chez les personnes ayant une vie sédentaire. Il les interdit, au contraire, lorsqu'il existe un état inflammatoire des voies urinaires : dans les hémorragies de l'urètre, le priapisme, etc. Il s'étonne qu'on puisse ordonner de semblables remèdes dans les diminutions ou suppressions d'urine dépendant d'une contraction des sphincters urinaires alors que dans ce cas les boissons mucilagineuses et douces, les lavements émollients, sont les meilleurs diurétiques.

Aussi classe-t-il ces médicaments en deux sections :

1° Ceux agissant sur les propriétés vitales des voies urinaires d'une façon directe ;

2° Ceux agissant sur cette sécrétion d'une manière indirecte ou sympathique.

Il met dans les premiers :
des végétaux (pariétaire, pissenlit, asperges, raisin

d'ours, pareira brava, fraisier, ononis, térébenthine) ;

des minéraux : (nitrate de potasse) ;

des animaux : (cloportes dont il discute l'efficacité).

Dans la deuxième catégorie, il range :

les vomitifs, les purgatifs et les lavements.

Trousseau et Pidoux (1838) :

Quelques années après paraissait le premier traité de thérapeutique de Trousseau et Pidoux (1830), qui allait régner en maître pendant la première moitié du dix-neuvième siècle.

Mais sans considérations physiologiques, ces savants professeurs énumèrent les diurétiques en indiquant simplement l'action sédative des végétaux (scille, asperge, pariétaire, cainça, chinophylle, buchu, busserole, pareira brava, arrête-bœuf, caprier, turquette, ceterach, alkékenge, ache, persil, cerfeuil, colchique, genièvre).

Ils ajoutèrent des minéraux à la liste pauvre des médicaments de cette sorte chez les anciens :

(Nitrates de potasse et de soude, chlorates de potasse et de soude, acétate de potasse).

Ils rejetèrent en bloc tous les animaux mais introduisirent l'urée à la place de l'urine si employée autrefois.

Fin du XIX^e siècle :

Mais bientôt les célèbres expériences de Claude Bernard allaient jeter un nouveau jour sur la phy-

siologie des sécrétions, en particulier celle de l'urine; aidées en cela par les découvertes histologiques de Bowmann (1842) et de Ludwig (1856), et Heidenheim (1883). Nous en voyons une trace dans la classification de Laure (1878) qui distingue des diurétiques vasomoteurs, des diurétiques aqueux, des diurétiques acides; de Gubler (1877) qui les groupe en diurétiques astringents et vasomoteurs et diurétiques excitants du rein, de Wood (1874) qui les classe en diurétiques hydragogues, réfrigérants et stimulants. Mais nous voyons l'ancienne énumération en minéraux et végétaux reparaître avec Bouchardat.

Puis on étudia l'action des diurétiques avec plus de méthode et avec Germain Sée nous voyons apparaître l'idée de l'action de la pression dans la diurèse. Idée reprise par Launder Brunton, en 1885, qui reconnaissait trois catégories de diurétiques suivant que leur action portait sur la tension artérielle soit locale soit générale, ou qu'elle portait sur les nerfs ou cellules sécrétoires du rein.

Cette classification fut reprise par Manquat (1900), qui distinguait des diurétiques augmentant la pression par leur action sur la circulation (cardio-vasculaires et aqueux) et des diurétiques à action rénale.

Dujardin-Beaumetz introduit la notion de dialyse dans l'action de certains diurétiques en plus des effets précédemment cités.

Sobieranski (1896) s'appliqua surtout à considérer cette action par rapport aux éléments histologiques, et distingue des diurétiques excitant le glomérule et d'autres paralysant les propriétés absorbantes des tubuli.

Soulier (1891) avait réuni ces différentes données physiologiques dans sa classification en diurétiques indifférents (agissant par pression ou dialyse) et diurétiques différentiels ou vrais.

La classification d'Arnozan (1901) fit un choix judicieux entre ces données éparses, pour ne retenir que trois classes : 1° Les diurétiques agissant par augmentation de la masse du sang ; 2° Ceux agissant par relèvement de la tension cardio-artérielle ; 3° Ceux agissant sur les nerfs ou l'épithélium sécrétoire du rein.

Enfin l'étude chimique de l'urine et les variations de sa composition en chlorures (Widal et Javal, 1903) en urée (Ambard et Papin, 1911), en acide phosphorique (Sarvonat et Genty, 1911), amènent à une explication biochimique de l'action des diurétiques, explication clairement exposée dans la classification de notre maître le professeur Pic, au Congrès de Médecine de Lyon, en 1911.

XV^e Siècle



PETRUS DE MONTEGNANA

Maître d'urologie à Venise

DEUXIEME PARTIE

Histoire de quelques Diurétiques

Après ce rapide exposé des variations des théories sur l'action des diurétiques en général, il est curieux de se demander ce que devinrent ces médicaments ou tout au moins les plus notoires dans la pratique des siècles passés. Combien d'entre eux sont aujourd'hui relégués parmi les curiosités historiques. Mais aussi nombreux sont ceux encore employés de nos jours. Nous commencerons par les animaux entièrement disparus de notre matière médicale officielle, mais non de celle de nos campagnes. Puis nous nous occuperons des tisanes sans lesquelles une ordonnance passe pour incomplète aux yeux de beaucoup de gens. Nous parlerons aussi du bon vieux vin de France aux qualités toujours appréciées. Nous dirons ensuite quelques mots des minéraux si employés

par nos immédiats prédécesseurs, mais inconnus ou presque de nos ancêtres. Enfin une histoire sommaire des moyens accessoires employés pour activer la diurèse mais ordinairement pour d'autres buts, finira ce chapitre.

I. — Les Animaux

Opothérapie rénale.

Un médecin arabe du Moyen-Age disait : « L'entretien et le rétablissement du bon fonctionnement d'un organe se fait par l'organe semblable car chaque portion de corps a sa propriété spéciale ».

Cette idée, en effet, que Brown-Sequard mit en évidence avec tant de bruit, au dix-neuvième siècle, n'est pas nouvelle. Elle est aussi ancienne que la médecine elle-même.

En particulier, les maladies rénales furent de bonne heure soignées par l'opothérapie rénale. Les chinois employèrent à cet effet le rein de divers animaux.

Par les médecins grecs, l'opothérapie fut peu employée. Les médecins latins la pratiquèrent fréquemment au contraire. Dioscoride recommandait les rognons de lièvre, Pline prônait beaucoup les reins de lièvre, les reins d'âne séchés et pilés dans du vin pur, la vessie de sanglier fumée.

Les arabes en firent aussi grand usage : Mésué ordonnait des rognons de cerf et de porc.

Le dix-septième siècle fut le siècle par excellence

de l'opothérapie. C'est ainsi que l'on retrouve indiqués dans Lémery les reins de lièvre. Puis le dix-huitième siècle vit décliner la faveur donnée à ces médicaments, et ce n'est qu'au milieu du dix-neuvième siècle qu'elle a recommencé à regagner le terrain perdu. D'ailleurs aujourd'hui les travaux de Renaut, Teissier et Dubois ont abouti à une opothérapie rénale plus scientifique, ne prenant dans ces organes que la partie nécessaire à leur bon fonctionnement.

Urine.

À côté du rein se place tout naturellement l'urine. Mais cet usage interne ne fut que bien peu de chose à côté de son utilisation dans le pansement des plaies. Néanmoins, nous la voyons indiquée dans Dioscoride, qui prescrivait en particulier l'urine d'âne aux néphritiques. Pline recommandait l'urine de sanglier dans les maladies de vessie.

Elle est encore aujourd'hui employée dans la médecine populaire provençale contre les rétentions d'urine.

Elle fut remplacée dans la thérapeutique de Trousseau par son extrait l'Urée, introduite vers 1822, par Ségalas, après avoir été découverte par Raulle, en 1773.

Si les anciens nous paraissent des prédécesseurs dans la voie de l'opothérapie, nous les comprenons bien moins lorsqu'ils empruntaient pour le même but d'autres organes aux animaux sans aucun rapport avec la fonction rénale. Mais ces organes n'étaient

pas seuls employés, on se servait aussi des animaux entiers ; encore heureux quand on n'obligeait pas les malades à les prendre vivants.

Les Cloportes (Oniscus Asellus, Crustacés).

Les cloportes, comme médicament, remontent à une très haute antiquité. On les trouve indiqués chez les anciens Mexicains : sous le nom de coyoçanal, ils les prenaient desséchés et pulvérisés avec de la résine. Galien les tenait déjà en grande considération :

« Les asnons, appelés mille-pieds, dit-il, qui viennent et naissent sous les vaisseaux où on tient l'eau, étant cuits en huile, sont de grande propriété ».

Dioscoride les regardait comme excellents dans la rétention d'urine et Mathioli dans ses commentaires sur Dioscoride s'exprime ainsi : « Les cloportes se retirent volontiers sous les vaisseaux auxquels on tient de l'eau. Ces animaux sont petits et ont plusieurs pieds et se mettent en rond, cul et tête ensemble si tant soit peu on les touche de la main. Pris en breuvage avec du vin, ils servent à la jaunisse et à la difficulté d'urine, oints avec miel ils sont fort bons à la squinancie. Broyés et eschauffés avec huile rosat en une écorce de grenade, ils sont fort bons aux douleurs d'oreille, si on les distille ».

Celse fait aussi mention des cloportes comme diurétique, Pline les regardait comme bons pour les douleurs d'oreilles.

Durant le Moyen-Age, les cloportes restèrent en grande faveur auprès des thérapeutes.

Les médecins de la Renaissance commencèrent à discuter leurs propriétés. C'est ainsi que Ludwig leur dénie le pouvoir de briser les calculs et la pierre de la vessie.

Tauvry, en 1717, en fait grand cas.

Lemery, en 1714, regarde les cloportes tués dans du vin et séchés au soleil comme efficaces dans la gravelle, colique néphrétique et rétention d'urine.

Lieutaud (1755) affirme la constance de leur action dépurative. D'après lui, ils sont d'usage fréquent dans la cachexie, la jaunisse et l'hydropisie, et très efficaces pour chasser les graviers des reins et des uretères. Mais il met en doute leur vertu de briser les pierres et calculs humains. Il les prescrivait à la dose de 10 à 30, en infusion dans du vin blanc ou de la décoction de pariétaire ou bien en poudre à la dose de dix grains par jour.

Desbois de Rochefort, en 1789, a encore moins de confiance dans les propriétés des cloportes. Cependant il en fait un bon diurétique et excellent apéritif utile dans l'hydropisie, les jaunisses anciennes, les engorgements du foie et de la rate et l'asthme. Leur principe, qu'il qualifie de volatil, sans autre explication, serait « prompt à s'exhaler ». Il les ordonnait sous la forme de quarante à cent cinquante cloportes vivants pilés, dont le suc était étendu dans deux ou trois bouillons appropriés à prendre dans la matinée.

Alibert, en 1814, pense que les cloportes n'ont d'autre titre que leur antiquité dans le monde médical et se moque des auteurs qui vont jusqu'à recommander de les prendre vivants, tel ce malade atteint

d'hydrothorax qui, prétend-il, allait dans les caves pour manger tous ceux qu'il rencontrait. Il en prend à témoin les Allemands qui les regardaient comme superflus « malgré, dit-il, leur luxe pharmaceutique », ce qui prouve, entre parenthèses, que la polypharmacie allemande était déjà proverbiale. Ce fut le dernier auteur qui parla de cloportes dans ses ouvrages et ce médicament est passé aujourd'hui à l'état de remède de bonne femme.

C'est ainsi qu'en Poitou on les utilise pour favoriser la montée du lait chez les nouvelles accouchées ou contre le cancer.

Scorpions (Scorpio, Arachnide).

Pline recommandait la cendre de scorpions dans du pain ou avec une sauterelle.

Dioscoride prônait beaucoup l'huile de scorpions et Mathioli son commentateur, dit que « les Apothicaires en usent pour en frotter les reins ou le pénil quand on a la pierre ». Lieutaud, au dix-huitième siècle, l'emploie en topique contre les suppressions d'urine dont la cause existe dans la vessie ou dans les reins, en onction sur la région des lombes ou l'hypogastre. Il les faisait bouillir vivants dans de l'huile d'amandes amères. Cette préparation entrait dans deux formules qu'il est intéressant de citer :

Liniment	{	Huile de scorpions, 1/2 once.
diurétique		Huile de térébenthine, 2 drachmes.

Cataplasme diurétique	{	Feuilles de cerfeuil, 2 poignées	{ dans de
		Feuilles de pariétaire, 2 poignées	
		Mélanger cette décoction avec :	
		Huile de scorpions, 1 once.	
Beurre frais, 2 onces.			

et dont de nombreux composants sont encore usités aujourd'hui dans le même but.

Crapauds et grenouilles (Bufo et Rana, Batraciens).

Ces batraciens furent très employés au Moyen-Age, pour toutes sortes de maux.

Kiperus faisait sécher les crapauds à l'ombre, il leur coupait la tête et jetait les intestins, puis il réduisait le reste en une poudre très subtile dont il faisait prendre le poids de douze à quatorze gros aux malades hydropiques, avec autant de sucre, avec un merveilleux succès.

Tauvry recommandait le crapaud comme diurétique. Lieutaud prescrivait d'en user chez les hydropiques quand tous les autres remèdes avaient échoué.

On employait aussi l'huile de grenouille. De même l'eau distillée de frai de grenouille était regardée comme un diurétique remarquable mais secondaire.

Actuellement, dans le Poitou, on emploie une « grenouille de buisson » coupée en morceaux et placée sur les reins contre l'hydropisie.

Cigales (Cicada, Hémiptère).

L'insecte cher aux poètes provençaux n'a pas échappé non plus à la main des apothicaires si l'on

en croit M. de Meuse, conseiller et médecin ordinaire du roi, dans son dictionnaire publié à Lyon en 1695 :

« Cicada, dae, Cigale.

La cigale est un animal insecte qui est semblable aux grillons, lequel fait grand bruit à la campagne et ne vit que de rosée. Il est assez en usagé dans la médecine, car, il y en a qui s'en servent en poudre pour la colique avec autant pesant de poivre, en faisant prendre de ce mélange depuis trois grains jusqu'à cinq ou six ; il y en a d'autres qui le font rôtir et l'aient mis en poudre en donnent à ceux qui sont incommodés à la vessie ; la cendre est estimée fort bonne pour rompre la pierre et pour uriner ».

Pline la recommandait aussi comme diurétique. Mathioli, dans ses commentaires de Dioscoride, dit que « les cigales rosties et mangées sont bonnes aux douleurs de la vessie ».

S'il faut en croire l'entomologiste Fabre, elles sont encore très employées en Provence comme dépuratif dans l'hydropisie et les maladies des voies urinaires, et il n'est pas de bonne ménagère qui ne fasse sa provision de cigales séchées au soleil d'été.

Fourmis (Formica, Hyménoptère).

La fourmi aussi, la partenaire égoïste de la cigale dans les fables de La Fontaine, fut employée comme diurétique. D'après une vieille recette : « Pour idropisie prenez le couvin de freumitz plaine une boîte et fetes j. baing ; si i metez le couvin avec fres sein de porc ; si en oignez le malade après le baing ».

(Manuscrit d'Evreux cité par Meyer et Jaret In Romania).

Desbois de Rochefort regardait les fourmis comme diurétiques à employer dans quelques hydropisies.

Cantharides (Cantharis, Céléoptère).

Cet autre insecte qui devait être plus tard si à la mode comme aphrodisiaque, puis sous forme de vésicatoires, fut employé comme diurétique. Hippocrate recommandait de prendre dans ce but quatre cantharides, privées de leurs pattes et de leurs ailes, qu'on mettait en poudre et qu'on buvait avec du vin miellé.

Ludwig les mentionnait aussi et nous les retrouvons dans la thérapeutique de Lieutaud. Il est intéressant d'en rapprocher le traitement des néphrites par la cantharide d'après Lancereaux, tombé aujourd'hui dans l'oubli.

Escargots (Helix, Mollusques).

Ce même Lieutaud ne semble pas avoir eu beaucoup de goût pour les escargots dont on employait la coquille contre la pierre.

Pline recommandait d'en prendre trois dans un cyathé de vin le premier jour, puis deux, puis un contre la dysurie. Quant aux coquilles, il les faisait piler et prendre contre la pierre.

Autres animaux.

Bien d'autres animaux entraient dans la thérapeutique diurétique de nos pères.

Pline recommande comme tels :

la cendre de sabot de cheval dans du vin ou de l'eau ; la chair du hérisson tué d'un seul coup sur la tête avant qu'il ne se soit souillé de son urine (ceux qui ont mangé de cette chair ne sont plus capables de contracter la strangurie), des poissons, des œufs de seiche, des pectens, des oursins.

Dioscoride prônait aussi le foie de hérisson. Son commentateur Mathioli ajoute à tous ces animaux :

Les punaises : « Broyées et seringuées par la verge elles servent à la difficulté d'urine », et — remède étrange — le parfum de sauterelles :

« Le parfum de sauterelles est bon aux difficultés d'urine et surtout es femmes ». Il précise même en ajoutant qu'on ne s'aide pas de leur chair. Heureux temps où le parfum du remède suffisait pour guérir le patient !

Un autre remède étrange par la manière de le préparer, était celui que recommandait Lemery en disant d'égorger des petits d'hirondelle au sortir du nid en répandant le sang sur leurs ailes, puis de les calciner accomodés avec du sel !

On faisait aussi des poudres avec ces animaux, dont les plus employées étaient les poudres lithontriptiques d'écailles d'huîtres, de coquilles d'œufs, de vers de terre, de coquilles de limaçons, de mouches cantharides, de cochenilles.

Produits extraits des animaux, lait, sang.

Les médecins grecs donnaient à leur malades du petit lait pour les faire uriner dans les affections ai-

guës précédant ainsi les thérapeutes modernes qui mettent le lactose au rang des meilleurs diurétiques.

Hippocrate, suivant Kobert, conseillait d'administrer au début de l'hydropisie, huit tasses de lait et il indiquait de préférence le lait d'ânesse qui contient beaucoup plus de sucre.

Aujourd'hui encore la diète lactée est encore le traitement par excellence des néphrites, depuis que Chrestien, de Montpellier, en a recommandé l'usage dans ces maladies.

Le sang d'âne et de bouc était aussi utilisé.

Pour finir la revue de ces remèdes animaux, il est amusant de donner quelques recettes qui montrent la façon dont tous ces remèdes étaient employés.

Pilules de Mademoiselle d'Auvergne.

Voici d'abord les pilules de Mademoiselle d'Auvergne (1596) : « Prenez 2 dragmes de petites pierres qui se trouvent en la tête de grosses écrevisses, un demi dragme de thériaque de Venise, un dragme de poudre de licorne, un dragme de feuilles d'or, le poids d'un demi-écu de poudre de perles et détrempez le tout ensemble et faites une pilule qu'enveloppez en une feuille d'or et la faites prendre au malade deux heures avant le repas ».

Pilules de Mademoiselle Stephens.

Les pilules lithontriptiques de M^{lle} Stephens ne sont pas moins curieuses. D'après Lieutaud « outre le savon et le miel, qui sont la base de ce remède, il y entre

de la poudre d'huître calcinée, des fruits d'églantier et des graines de bardane de frêne et de carotte sauvage que l'on fait griller jusqu'à ce qu'ils en soient noircis. On vante beaucoup l'efficacité de ce remède et avec raison, dans les embarras formés dans les reins. On en donne même dans les accès néphrétiques jusqu'à un demi gros toutes les deux heures ou de deux heures l'une. Il se prescrit pour préserver de nouvelles attaques et il est rare qu'il ne réussisse en pareil cas. Sa dose est alors depuis un jusqu'à deux gros par jour ».

Tous ces animaux dont l'emploi fut si grand au dix-septième siècle furent abandonnés à mesure que l'empirisme reculait devant les méthodes expérimentales rationnelles, et ils ne subsistent plus qu'à l'état de remèdes de bonnes femmes dans quelques endroits.

II. — L'eau

Tout le monde a répété, après Hippocrate, que l'eau est le premier des diurétiques. Il appartient à d'autres que nous de discuter cette question. Mais dans tous les traités de thérapeutique qui suivirent, nous voyons cette formule en tête du chapitre consacré aux diurétiques. Galien ne se moquait-il pas de Lycus qui prétendait que toute l'eau bue était évacuée par les urines sans même chercher par où elle passait et en niant même l'existence des uretères faisant communiquer la vessie avec les reins.

Qu'elle fut appliquée à l'extérieur ou à l'intérieur,

nos pères s'en servaient énormément pour provoquer la diurèse. C'est ainsi qu'Ambroise Paré la donnait en bains et en clystères. Nous avons vu que l'usage de ces derniers remontait aux Egyptiens. Quant aux bains, on les retrouve partout indiqués en cette matière. L'action externe de l'eau était alors expliquée par la théorie de l'attraction des humeurs, et qui était déjà un embryon de l'idée de l'évacuation des toxines. Lieutaud ne manque pas de la placer en tête de tous les diurétiques, surtout si l'on y ajoute des médicaments nitreux.

Il est intéressant de voir, ces dernières années, ces idées confirmées par Lamy et Mayer qui ont démontré que la diurèse par ingestion d'eau est un phénomène actif essentiellement vital. Si ce n'était en dehors du cadre que nous nous sommes tracés, l'histoire des eaux minérales diurétiques devrait ici trouver sa place.

En effet, les Romains étaient de grands constructeurs de thermes et dans beaucoup de stations se retrouvent les restes plus ou moins bien conservés d'établissements qui précédèrent nos modernes stations. Ils connaissaient déjà Ems que Pline a cité dans ses œuvres, Baden, en Autriche, et Spa, en Belgique. Il cite contre les calculs, les eaux de l'île Ænaria, de Teanum Sidianum, de Stabies, du lac de Vélia.

Au Moyen Age, quelques rois cherchèrent à rendre aux stations thermales leur vogue. C'est ainsi que Plombières, Pougues, furent très fréquentées. Au XVII^e siècle, est-il utile de rappeler le séjour de Madame de Sévigné à Vichy.

En 1760, le rapport du Docteur Bagard, médecin du roi Stanislas, à la Société des sciences et arts de Nancy, mit en évidence les propriétés des eaux de Contrexéville, où, quelques années plus tard, Thouvenel posait la première pierre de l'établissement thermal.

Enfin, Lieutaud nous parle des eaux minérales de Passy : « Les eaux minérales qui se trouvent au village de Passy, près Paris, sont froides, ferrugineuses ou martiales et suivant les chimistes, un peu vitrioliques. Ces eaux sont stomachiques : on les met au nombre des médicaments rafraîchissants et apéritifs ; elles purgent et font uriner. Par ces propriétés, elles méritent d'être employées dans les cas de dégoût, de manque d'appétit ; elles sont utiles aux personnes hystériques et hypocondriaques et conviennent dans le traitement de la cachexie et des pâles couleurs ; elles opèrent de bons effets dans les évacuations menstruelles qui sont irrégulières et dans les autres pertes de sang. On en prend pour l'ordinaire depuis deux livres jusqu'à six ». Si ces eaux n'avaient pas toutes ces propriétés, elles avaient du moins le mérite d'être près de Paris, et il serait à souhaiter que si elles n'ont pas actuellement tout à fait disparu, la municipalité de Paris les recueille en des fontaines publiques où elles couleraient pour les pauvres gens.

Il y avait aussi des eaux artificielles, car Lieutaud dit plus loin : « Plusieurs auteurs prétendent qu'on peut préparer des eaux minérales artificielles, semblables aux eaux de Passy, avec du vitriol de Mars,

que l'on fait fondre dans l'eau, dans la proportion d'un demi gros de ce vitriol dans un litre d'eau. Pour nous, nous pensons que cette opinion a besoin d'être confirmée par des expériences ».

III. — Les tisanes

A côté de l'eau se rangent tout naturellement les tisanes auxquelles on n'a voulu reconnaître que le moyen de faire accepter l'eau. Mais il est bien probable que chacune agit par des principes minéraux ou des huiles essentielles, particulières à chaque espèce.

Cinq racines : Les cinq racines qui rentrent dans la composition du sirop diurétique du Codex 1908, sont d'usage très ancien. Ce sont les racines :

- d'Asperge (*Asparagus officinalis*, Liliacée) ;
- de Persil (*Petroselinum sativum*, Ombellifère) ;
- d'Ache (*Apium graveolens*, Ombellifère) ;
- de Fenouil (*Feniculum dulce*, Ombellifère) ;
- de Fragon épineux (*Ruscus aculeatus*, Liliacée).

L'Asperge est déjà citée dans Hippocrate. Elle se retrouve dans Dioscoride et dans Celse. Ambroise Paré la recommande fort. Au XVIII^e siècle, Lieutaud la range dans les diurétiques pour chroniques.

On la tenait à cette époque comme apéritive et diurétique excitant l'appétit, provoquant l'urine « qu'elle rend fort puante », ajoute un auteur de ce temps. Quant à ses autres vertus : d'amollir le ven-

tre, de dissoudre la pierre, d'empêcher le calcul, de porter à l'amour, elles sont fort discutées, et Desbois de Rochefort recommande de l'éviter dans l'inflammation.

Alibert en conteste l'action lithontriptique.

Le *Persil* lui aussi est cité par Hippocrate et repaît chez Ambroise Paré. Il fut repris dans la thérapeutique de Trousseau et Pidoux.

Cerfeuil (*Chaerophyllum Cerefolium*, Ombellifère). Une autre ombellifère, le Cerfeuil, fut préconisée par Desbois de Rochefort, contre l'ascite. On se servait des feuilles et de la racine en bouillons apéritifs, tisanes, apozèmes, sirops, pour pousser les urines et les mois, et aussi dans les fièvres intermittentes, mais, dans ce dernier cas, c'était bien plutôt le quinquina qu'on y ajoutait, que le cerfeuil lui-même, qui guérissait sans doute les malades. Desbois disait qu'il ne peut être que très utile dans les maladies vénériennes. Mais il est plus facile de croire avec Rivière à ses vertus diurétiques. L'Ecole de Salerne disait d'ailleurs :

Le jus de cerfeuil rompt la pierre
Aisément comme on fait du verre,
Et la pousse après hors du rein ;
Le mesme jus avec du vin
Provoque abondamment l'urine.

Elle lui attribuait même des propriétés contre le cancer :

Appositum cancris tritum cum melle medetur
Cum vino potum lateris sedare dolorem
Sœpe solet ; tritam si nectis desuper herbam.
Sœpe solet vomitum ventremque tenere solutum.

Aujourd'hui encore on l'emploie dans l'apozème d'oseille composé.

L'Ache et le Fragon furent employés surtout avec les cinq racines.

Bugrane (*Ononis Arvensis*, Papilionacées) :

Une autre racine très employée autrefois était la Bugrane ou Arrête-Bœuf qui contient beaucoup de nitrate de potasse.

Dioscoride la recommandait pour faire uriner, briser la pierre et guérir les hémorroïdes. De même Galien la regardait comme lithontriptique. Mathioli commentant Dioscoride ajoutait : « La racine d'arrête bœuf est fort singulière à rompre la pierre et à la faire sortir principalement quand les conduits par où passe l'urine sont estoupez. L'expérience en a été faite par plusieurs qui, ayant la pierre et buvant souvent de la poudre de cette racine avec du vin recouvrent leur première santé. » Au XVI^e siècle, Pfister, puis Bergius, en 1790, lui attribuent une action efficace sur le sarcocèle et Mathioli en citait un cas guéri aussi par lui. Bergius la regardait comme capable de combattre l'ischurie provenant de calculs vésicaux. De même Simon Pauli et Boerhaave la préconisait pour purger les reins, Lieutaud la classait dans les diurétiques pour chroniques. On trouve même

dans l'Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris, de Tournefort (1698) la remarque suivante : « Quelques-uns font infuser deux gros de l'écorce de racine d'arrête-bœuf dans un verre de vin blanc et le font boire dans la colique néphrétique lorsqu'il s'agit d'employer les diurétiques ».

Alibert en prescrivait une décoction de 16 gr. par litre dans la dysurie et l'eschurie.

Franck et Meyer la conseillaient dans l'hydropisie et Trousseau et Pidoux en faisaient un diurétique accessoire.

De nombreuses liliacées donnaient aussi leurs bulbes à la médecine diurétique.

Scille (*Scilla officinalis*, Liliacées).

La scille a été toujours considérée comme un excellent agent de diurèse. Celse la mettait au nombre des meilleurs. Galien vantait beaucoup le vin et le vinaigre scillitiques. Ambroise Paré se servait d'oxymel scillitique. Lieutaud classe la scille dans les diurétiques pour chroniques.

Alibert en faisait un médicament expectorant. Trousseau et Pidoux la regardent comme le plus puissant des diurétiques et lui reconnaissent aussi une action expectorante et émétique. Ils recommandent d'imbiber une flanelle de décoction de bulbes de scille et d'appliquer sur le ventre avec un imperméable ; la diurèse qui s'en suit est très abondante.

Colchique (*Colchicum autumnale*, Colchicacée).

Dans Desbois de Rochefort, on trouve mentionné

le colchique comme activant beaucoup le cours des urines dans l'hydropisie et l'œdème pulmonaire. Mais malgré l'opinion de M. Storck, il le trouve trop dangereux à manier.

Ail et oignon (*Allium cepa* et *Allium sativum*, Liliacées).

On voit dans Hippocrate et Celse que l'oignon et l'ail sont diurétiques. Nous avons vu que ces deux bulbes faisaient aussi partie de la médecine chinoise. Pline le recommande mélangé avec du fenouil contre l'hydropisie commençante. La cure des hydropisies par les oignons a eu ses jours de gloire et ses périodes d'oubli. Au XVII^e, Lemery en fit mention. Puis on n'en parla plus et ce ne fut qu'en 1840 que Serre, d'Alais, le remit en honneur. Il y eut de nombreuses discussions à ce sujet à Lyon et à Bordeaux. Puis il retomba de nouveau dans l'oubli. Enfin, tout récemment, MM. Mongour et Carles l'ont remis à la mode sous la forme de décoction d'oignons crus du dans vin blanc. Il est encore recommandé dans la médecine populaire en Poitou, sous forme de cataplasmes de pelures d'oignons.

Deux urticacées ont été beaucoup employées, la pariétaire et l'ortie.

Pariétaire (*Parietaria officinalis*, Urticacée).

La pariétaire est, en effet, une plante très commune, et Hippocrate la cite parmi les sucus diurétiques. Mathioli la tenait en grande estime : « C'est un

cas merveilleux, dit-il, comme son jus pris en breuvage au poids de trois onces, est efficace contre la difficulté d'urine, car il fait uriner tout aussitôt : l'herbe échauffée sur une tuyle arrosée de Malvoisie et appliquée sur le penil est profitable à la gravelle et à ceux qui urinent avec difficulté. De même Boërhaave la recommande dans les néphrites par calcul, par pus ou par le sang.

Il raconte même qu'une jeune chienne qui mangeait des touffes de pariétaire lorsqu'elle était libre, mourut une fois retenue au logis et qu'on trouva à son autopsie, de nombreux calculs dans la vessie. Mais la pariétaire fut ensuite très discutée et Murray ne lui reconnaissait d'autres propriétés que celles de l'eau chaude qui lui sert de véhicule.

Lieutaud la classait dans les diurétiques pour aigus. Desbois de Rochefort attribuait ses propriétés à un « sel à peu près nitreux ». Il la recommandait dans la rétention d'urine, les douleurs néphrétiques, car, d'après lui, elle agit sans échauffer.

Alibert attribuait ses propriétés au nitrate de potasse.

La décoction est encore très employée en France.

Ortie (*Urtica dioïca*, Urticacée).

L'ortie passait pour avoir des propriétés similaires, Ambroise Paré en parle au même degré que de la pariétaire, et Mademoiselle d'Auvergne donnait le conseil de prendre un demi-setier de vin blanc où l'on avait fait infuser une poignée d'orties.

Aujourd'hui, encore, l'ortie est utilisée à cet effet en Bretagne.

Pin et térébenthine (*Pinus sylvestris*, Conifère).

Les bourgeons de pins ou pignons doux étaient moins employés comme diurétiques et de nos jours encore ils sont surtout regardés comme pectoraux. Le pin fournissait aussi un diurétique très apprécié, la térébenthine. C'est ainsi que nous la trouvons citée dans les formules d'Ambroise Paré contre la rétention d'urine. De même Ludwig la regarde comme un très bon médicament, Lemery en parle encore dans sa pharmacopée, ainsi que Lieutaud qui la classe dans ses diurétiques pour aigus. Plus tard nous voyons Alibert la vanter à la dose de deux à quatre grammes dans les gonorrhées et l'hydropisie. Il explique son action par l'huile volatile qu'elle contient qui s'exhale par le poumon et les reins.

Enfin, Trousseau et Pidoux la recommandent dans le catarrhe de la vessie lorsque la période aiguë est passée. Elle améliore, prétendent-ils, presque toujours les malades. Ils lui donnent une action irritative sur les organes sécréteurs de l'urine et le prouvent en faisant remarquer la douleur et l'ardeur ressentie dans la région des reins lorsqu'on en prend une forte dose.

Genièvre (*Juniperus communis*, Conifère).

Une autre conifère assez utilisée autrefois était le genièvre. Tauvry, en 1717, en fait honorable men-

tion. Desbois de Rochefort le classe dans les diurétiques moyens et Lieutaud conseillait le petit lait bouilli avec une poignée de baies de genièvre. Elles entraient aussi dans la composition du vin de Trouseau encore fort en honneur.

Baies.

Les baies de sureau (Tauvry), de lierre (Ambroise Paré), de caprier (Celse et Lieutaud), étaient aussi mises parmi les diurétiques.

Nénuphar (*Nymphæa alba*, Nymphéacée).

Lieutaud recommandait aussi le nénuphar, dont le sirop était très employé comme anaphrodisiaque, contre la difficulté d'uriner et les gonorrhées.

Busserole (*Arctostaphylos uva ursi*, Ericacée).

Les feuilles d'uva ursi en décoction alternée avec celle de la pariétaire étaient recommandées par Barbeirac (1751) pour nettoyer les voies urinaires. Elles furent très employées au XV^e siècle par l'école de Montpellier : M. de Haen en faisait prendre aux pierreux pour apaiser la douleur spasmodique.

Alibert contestait leur spécificité contre les calculs et la néphrite.

En infusion à 10 % elles sont encore une des tisanes diurétiques les plus employées en France.

Chiendent (*Triticum repens*, Graminée).

Il en est de même de la tisane de chiendent et de

celle de stigmates de maïs et celle d'orge dont les pharmacies des hôpitaux actuels font une si grande consommation.

Le chiendent est vraiment le type des remèdes de bonne femme, mais les médecins de tout temps l'ont eu en grande faveur. Dioscoride¹ le recommandait pour la difficulté d'uriner, Pline lui attribue encore plus de vertus : il dissout les calculs urinaires, diminue l'inflammation et guérit les ulcères de la vessie. Fernel nous fait entrevoir à son sujet les idées de son temps sur la fonction rénale, idées qui ressemblent encore beaucoup à celles de Galien : « il provoque les urines par la ténuité et siccité de sa substance, subtilise et liquéfie le sang, sépare sa sérosité et la font passer dans les reins ». Chomel en fait une boisson bonne contre la gravelle. Le Codex Medicamentarius du siècle dernier recommandait de le préparer ainsi : Prenez une once de racine de chiendent et faites-la bouillir un peu dans quantité d'eau suffisante que vous jetterez parce qu'elle est âcre ; faites bouillir une seconde fois la racine contuse dans deux livres et huit onces d'eau commune jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'environ deux livres. Ajoutez sur la fin de la coction deux gros de réglisse grattée et contuse : éloignez le vase du feu et passez la décoction à froid.

Cerises (*Prunus cerasus*, Rosacée).

Une autre tisane très prisée encore est celle de queues de cerises. Il n'y a d'ailleurs pas que la queue

qui a été utilisée en médecine. Dioscoride attribue à la gomme qui se trouve sur les branches du cerisier une vertu béchique. Galien la dit lithontriptique. D'après l'école de Salerne le noyau des cerises débarasse de la pierre :

Cerasa si comedas faciunt tibi grandia dona
Expurgant stomachum, nucleus lapidem tibi tollit
Hinc melior toto corpore sanguis erit.

Ces noyaux furent aussi vantés par Lemery, par Chomel, concassés dans du vin blanc.

Ce remède est encore un des plus populaires dans nos campagnes et active promptement la sécrétion urinaire.

Pois et Fèves (*Pisum sativum*, *Faba palustris*, Papilionacées).

Le pois chiche et la fève des marais, tous deux riches en nitrate de potasse, furent aussi très employés. D'après Hippocrate « les pois blancs passent bien, ils sont nourrissants et diurétiques ; ce qu'ils ont de charnu nourrit, ce qu'ils ont de doux est diurétique ». Au XVIII^e siècle on employait encore la décoction de pois chiche à fleurs rouges contre la suppression des urines, la pierre et la colique néphrétique ; la décoction de pois lupins passait pour apéritive et poussant les mois et les urines. Rivière classait les graines et les feuilles dans les « nephretica remedia arenulas et viscidos humores detergentia ».

Les fèves étaient regardées à cette époque comme

un remède presque infaillible dans les rétentions d'urine à la dose de trois gros de gousse dans un verre de vin blanc. Guy de Chauliac avait vu donner dans la lithiase douloureuse du rein « quatre onces de lessive faite avec la cendre de tiges de fèves de marais, cela faisait sortir l'urine et dégageait les reins des glaires et du sable qui les incommodaient ».

Alkékenge (*Physalis Alkekengi*, Solanée).

C'est encore au nitrate de potasse que le Coqueret Alkékenge dut sa vogue au XVIII^e siècle, Ambroise Paré le regardait déjà comme diurétique, mais Desbois de Rochefort attira l'attention sur son action rafraîchissante.

Chausse-trappe (*Centaurea calcitrapa*, Composée).

Mais si ces diurétiques figurent encore avec un bon rang dans la matière médicale actuelle, il n'en est plus de même des plantes qui donnèrent des remèdes très célèbres en leur temps comme la centaurée chausse-trappe qui était le principe du remède de M. de Baille, intendant de Languedoc cité par Lieutaud : « Il est composé de deux sortes de boissons, la première se prépare avec la poudre et l'écorce de la centaurée chausse-trappe cueillie dans le mois de septembre, on en fait infuser pendant la nuit un gros dans cinq onces de vin blanc qu'on fait prendre à jeun le dix-huit de chaque mois lunaire ; la seconde qu'on doit donner le lendemain se fait avec une poignée de pariétaire, un gros de sassafras et autant de

semences d'anis et un demi de canelle. On fait bouillir le tout quelques moments dans huit onces d'eau et on la laisse infuser chaudement pendant la nuit, on la remet au feu le lendemain et on la passe pour ajouter un gros de suc candi ». Desbois de Rochefort, cite encore ce remède de M. de Baviile qui est depuis tombé dans l'oubli. D'après Charles Etienne, cité par Liegeois, la macération de 4 grammes de semences de chausse-trappe dans un verre de vin blanc est très bonne, à la condition qu'on n'en use pas trop « de peur de pisser jusqu'au sang ».

Chomel attribuait aussi à une autre composée, la verge d'or, la vertu d'être diurétique. Il cite aussi comme telle la herniaire ou turquette que Lieutaud prescrivait dans les embarras formée dans les reins.

Cucurbitacées.

Les cucurbitacées dont les graines faisaient parties des 4 semences froides (melon, courge, citrouille, concombre), passaient aussi pour provoquer les urines. Les chinois furent les premiers à les regarder ainsi et au commencement du XIX^e siècle on les considérait comme des diurétiques froids.

Racines.

Il nous faut encore citer quelques racines qui eurent un moment de faveur.

Celse prônait les radis et les panais. Cette opinion fut d'ailleurs reprise au XVIII^e siècle. Ils passaient alors pour nettoyer les reins et la vessie du gravier, mais pour être mauvais contre la pierre.

Les racines de pissenlit, auxquelles Zimmerman eut recours pour guérir Frédéric II, roi de Prusse, et qu'Alibert conseillait contre les hydropisies, les ic-
tères, les affections de la peau. Il regardait comme
équivoque l'action de la racine de fraisier dans les
gonorrhées.

Rue (Ruta graveolens, Rutacée).

N'oublions pas, non plus, la rue dont Hippocrate
disait : « La rue ne lâche pas tant le ventre qu'elle
fait uriner » et Dioscoride : « La rue échauffe, ulcère
et provoque les urines ». Pour Pline « Urinam quo-
que vel cruentam pellit ». Depuis la rue n'est plus
employée comme diurétique.

Pareira Brava (Chondodendron tomentosum, Me-
nispermacée).

La découverte de l'Amérique provoqua l'apparition
d'un grand nombre de remèdes exotiques. Sans par-
ler du cainça et du bois néphrétique (Guilandivaa),
qui furent éphémères, il faut attribuer une certaine
importance au Pareira Brava qui est encore usité
de nos jours. Il fut apporté en France par Amelot,
en 1688, retournant de l'ambassade de Portugal et
vulgarisé par Lochner, en Allemagne Desbois de
Rochefort, le recommande dans le spasme des voies
urinaires, mais le déconseille dans l'inflammation.
Alibert lui attribue une action particulière qu'il ne
définit pas et lui conteste l'action lithontriptique.

Cardio-toniques

Digitale (*Digitalis purpuréa*, *Scrofularinée*).

C'est comme diurétique que fut tout d'abord prônée la digitale, par Withering, en 1775, mais jusqu'à ces dernières années on n'admettait pas que la digitale eut d'influence sur l'épithélium rénal et c'est le mémoire de Jonescu et Lœwi qui, en 1908, a fait voir que la diurèse digitalique était due à une vasodilatation rénale directe, sans cependant négliger le facteur cardiotonique. Le genêt fut aussi préconisé par Lieutaud. Des diurétiques ont aussi été regardés comme expectorants : Lieutaud classait ainsi la scille, de même la bourrache, remède populaire contre les affections pulmonaires.

IV. — Les raisins et le vin

Il est naturel de consacrer un chapitre exclusivement à ces aliments qui ont de tout temps été considérés comme des diurétiques puissants. C'est une bien vieille tradition qui ne repose sur aucun fait bien précis. Les auteurs anciens ont parlé souvent des vertus diurétiques du vin blanc. Pline regardait le vin vieux comme diurétique. Hippocrate disait : « Les vins blancs qui sont rudes échauffent et lâchent moins le ventre qu'ils ne font uriner. De tous les vins, ceux qui sont noirs et rudes sont les plus secs, ils ne passent pas et ne s'en vont ni par les selles, ni par la salive, ni par les urines, et ils dessèchent le

corps parce que par la chaleur ils conservent son humidité ».

Ambroise Paré recommande le vin blanc avec baies de lierre. Les auteurs qui l'ont suivi se servirent aussi souvent de vin blanc comme véhicules de leurs médicaments.

Lieutaud, à ce sujet, dit : « Les vins blancs portent peu d'eau, ils se distribuent promptement dans tout le corps et font uriner, on les croit utiles aux gens de lettres et à ceux qui se plaignent de douleurs de tête, mais leur usage journalier et excessif affecte ordinairement les organes de la digestion ».

La décoction d'oignons dans du vin blanc a aussi été remise à la mode ces dernières années.

La cure de raisins est aussi un remède populaire très ancien, et il y a cinquante ans elle était fort à la mode en Allemagne. Galien les tenait pour un des meilleurs laxatifs. Dioscoride, Dodonée, Hoffmann, Desbois de Rochefort, ont obtenu de nombreux cas de guérison par ce moyen.

Trousseau et Pidoux recommandaient la cure à la campagne, avec exercices en plein air. La cure de raisin (*cura dell'uva*, en Italien, *Traubenkur*, en Allemand) a joui d'une grande vogue dans le Tyrol et en Bavière, soit sous forme de jus de raisin, soit sous forme de raisin lui-même, à la dose de 1 à 4 kilogs par jour.

V. — Minéraux

Les médecins anciens ne se servirent que de très peu de médicaments chimiques. Ils préféraient, en

effet, de beaucoup les plantes dont les vertus leur paraissaient sacrées. Ce n'est qu'au dix-septième siècle que les sectes iatrochimiques et iatromécaniques essayèrent de détruire le galénisme. Malgré cela, leurs ouvrages obscurs et inintelligibles les rendaient suspects aux médecins d'alors qui s'en tenaient à la doctrine des quatre qualités et à la vieille polypharmacie, et aimaient mieux s'attacher servilement à la tradition et à l'autorité des anciens. Il faut arriver au dix-huitième et surtout au dix-neuvième siècle pour voir employer les agents chimiques qui, à l'heure actuelle, se sont multipliés de si effrayante façon, mais dont quelques-uns sont actuellement entrés dans les mœurs médicales et font concurrence sérieuse aux remèdes de nos pères.

Le salpêtre ou nitre.

C'est un des plus anciens diurétiques connus. Les Chinois l'employaient sous le nom de Pô-siao, et se servaient beaucoup d'eau nitrée. Les Egyptiens le faisaient aussi rentrer dans leur matière médicale usuelle. Pline le cite sur leur témoignage.

Nous le retrouvons dans Hippocrate qui prescrivait volontiers le nitre pour rétablir la diurèse.

Lemery le recommandait sous le nom de crystal minéral. Ludwig, au seizième siècle, le prônait à la suite des anciens.

Plus près de nous, nous le retrouvons cité par Lieutaud dans les diurétiques pour aigus, par Dubé, dans les diurétiques minéraux. Alibert recommande

de le prendre étendu dans beaucoup de liquide. Enfin, Trousseau et Pidoux reconnaissent qu'il augmente la sécrétion urinaire, qu'il a une action stupéfiante sur l'économie. Ils mettent en doute son action anaphrodisiaque mais recommandent de l'employer dans les hydropisies de nature séreuse et le déconseillent fortement si elles sont de nature rénale.

Son emploi donna d'ailleurs lieu à de nombreuses discussions au dix-neuvième siècle : Bright, Christison, Royer, Dickinson, Grainger, Stewart, le recommandent dans les néphrites parenchymateuses, Mairat le rejetait dans la néprite interstitielle, Lecorché le recommandait. Campbell le rejetait. Mais malgré ces stériles discussions, l'azotate de potasse n'a pas cessé de jouir d'une grande faveur et, à l'heure actuelle, c'est encore le diurétique minéral le plus employé.

Tartre.

Le tartre et ses composés furent aussi quelque peu prisés comme diurétiques.

Ludwig, au seizième siècle, citait en effet le tartre ainsi que Lemery.

Plus tard, Lieutaud le classe dans ses diurétiques pour aigus.

On trouve aussi cités dans les auteurs anciens, le tartre chalybé (tartrate de potasse et de fer), le tartre vitriolé (sulfate de potasse), le tartre martial double, la crème de tartre (bitartrate de potasse) la terre foliée

de tartre (acétate de soude). Mais tous ces médicaments n'eurent que très peu de vogue.

Ils employaient aussi des sels composés. Le sel polychreste (composé de soufre et salpêtre, cité par Ludwig, Dubé, Lieutaud). Le sel duobus, ou panacée du duc de Holstein (sulfate de potasse). Le kermès minéral.

La pierre néphrétique était un composé verdâtre amorphe de potasse, oxyde de fer, chaux, soude, etc.

Autres minéraux.

Lieutaud recommandait aussi dans les maladies chroniques l'esprit de Mindererus et l'esprit d'ambre.

Il faut arriver à Trousseau et Pidoux pour voir s'augmenter la liste des diurétiques minéraux, du moins de ceux ayant une action moins empirique. Ils citent, en effet, en plus du nitre : l'azotate de soude, le chlorate de potasse, qu'ils prétendent avoir une action diurétique si on en donne des doses élevées, le chlorate de soude, à action similaire, l'acétate de potasse, supporté avec plus de facilité, disent-ils, que le nitrate car il ne donne pas de désordres nerveux.

V. — Agents thérapeutiques agissant indirectement sur la diurèse

Purgatifs.

Les purgatifs furent employés par Hippocrate très largement dans les maladies urinaires et l'hydropisie

pour favoriser la diurèse, Galien suivit son exemple.

Les médecins du dix-septième siècle en firent un grand usage, ainsi que des lavements.

Alibert, en 1814, les classait encore dans les moyens indirects agissant sur la sécrétion rénale.

Bains.

Les bains furent aussi employés pour augmenter l'évacuation urinaire.

Hippocrate baignait ses pneumoniques pour faciliter la respiration et la diurèse.

Ambroise Paré les regardait aussi comme de bons diurétiques externes, et, depuis, ils furent employés très souvent dans ce but.

C'est encore un usage très courant dans le pays de Galles que de baigner les malades dans l'eau froide et l'on regarde comme d'un bon pronostic le fait d'uriner dans le bain.

Saignée.

La première saignée dont l'histoire ou la légende fasse mention remonte à quelque douze cents ans avant notre ère. Podalyre saigna la fille du roi de Carie qui était tombée de la terrasse de son palais. Il la sauva et reçut la princesse pour femme et la Chersonèse comme dot.

Hippocrate la regardait comme faisant cesser la difficulté d'urine.

Erasistrate la combattit et, dès cette époque, la saignée fut très discutée.

Celse et Galien la prônait fort.

Au quinzième siècle, elle fut très prisée pour atteindre son apogée, au dix-septième et dix-huitième siècles (Louis XIII fut saigné 42 fois en une seule année). Mais depuis, elle fut tellement combattue que ce moyen thérapeutique fut abandonné et ce n'est que de nos jours qu'on l'a appliqué à quelques cas restreints avec succès.

Régimes.

Enfin nos pères accompagnaient ces divers modes de traitement de régimes appropriés. La diète lactée a très longtemps joui d'une grande faveur, Hippocrate la recommandait, et Chrestien, de Montpellier, l'avait érigée en principe absolu dans les maladies rénales. Ce n'est que depuis les recherches de Widal, sur le régime déchloruré, qu'elle a un peu perdu de son importance.

En outre, on regardait certains aliments comme diurétiques, tels que les bouillons de veau, de poulet, d'écrevisses, de grenouilles.

CONCLUSIONS

I. L'ancienneté des diurétiques dans la thérapeutique remonte très haut : dès les premières civilisations une série de médicaments furent employés pour stimuler la diurèse.

II. Mais le mode d'action des diurétiques sur l'organisme et sur la fonction rénale elle-même semble avoir été très obscur pour les médecins d'autrefois. Nous ne voyons se dessiner avec netteté une explication rationnelle qu'au siècle dernier à la suite des découvertes de la physiologie.

III. Parmi les diurétiques, certains d'entre eux eurent des périodes de succès et des périodes d'oubli complet. C'est ainsi que les végétaux semblent avoir été employés les premiers, que les animaux eurent une grande vogue chez les Latins et au xvii^e siècle, tandis que les minéraux ne furent guère employés que par les Arabes et au xix^e siècle.

IV. Beaucoup de ces médicaments sont encore en usage à l'heure actuelle, et font partie du dernier Codex. Mais il serait intéressant, comme on l'a fait pour plusieurs d'entre eux, de rechercher si ceux qui ne sont plus utilisés pourraient encore servir, en étudiant leurs propriétés pharmacodynamiques, et surtout leur action sur l'élimination de quelques-uns des principaux éléments constitutifs de la sécrétion urinaire tels que l'eau, l'urée, et les chlorures.

Vu :

Le Président de la Thèse,

A. PIC.

Vu :

Le Doyen,

L. HUGOUNENQ.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 31 octobre 1913.

Pour le Recteur et par délégation :

Le Doyen de la Faculté de Médecine,

L. HUGOUNENQ.

BIBLIOGRAPHIE

- AMBARD ET PAPIN. — *Lois numériques de la sécrétion de l'urée.*
(Journal de physiologie et pathologie générale, mars 1910).
- ARISTOTE. — *Traduction Saint-Hilaire*, 1883.
- ARNOZAN. — *Précis de Thérapeutique*, 1901.
- BARRIER. — *L'opothérapie chez les anciens*. Thèse Paris, 1903.
- BERGIUS. — *Materia medica*, 1790.
- BOERHAAVE. — *De materia medica*, 1753.
- BOUCHARDAT. — *Manuel de Matière médicale*, 1873.
- CELSE. — *Traité de la Médecine*, trad. Des Etangs, 1846.
Commentaires sur l'Ecole de Salerne, 1671.
- CORDIER. — *Médecine hindoue*. Thèse Paris, 1894.
- DESBOIS DE ROCHEFORT. — *Matière médicale*, 1789.
- DIOSCORIDE. — *Materia medica*, Edition Sprengel, 1823.
- DUBÉ. — *Matière médicale*, 1678.
- FABRE. — *Souvenirs entomologiques*, 5^e série, 1912.
- GALIEN. — *Traduction d'Aremberg*, 1854.
- GUBLER. — *Leçons de thérapeutique*, 1877.
- HIPPOCRATE. — *Aphorismes*, traduction Lyon, 1668.
- KAUFFMANN. — *Pratiques et superstitions médicales en Poitou.*
Thèse Paris, 1906.
- LAURE. — *Thèse d'agrégation*, 1878.
- LAUNDER-BRUNTON. — *Pharmacology*, 1885.
- LEROY ET LANOS. — *Les diurétiques de nos ancêtres.*
(Paris Médical, 2 novembre 1912).
- LÉMERY. — *Pharmacopée*, 1874.
- LIEUTAUD. — *Précis de matière médicale*, 1770.
- MANQUAT. — *Traité de thérapeutique*, 1900.
- MATHIOLI. — *Commentaires sur Dioscoride*, 1561.

IOAN MESUAE. — *De re medica libri tres*, 1576.

Ambroise PARÉ. — *Œuvres*, 1575.

PFISTER. — *De Hydrosarcocèle*, 1450.

PIC. — *Les médicaments diurétiques*.

(Congrès Français de Médecine, Lyon, 1911).

PLINE L'ANCIEN. — *Histoire naturelle*, traduction Littré, 1848.

RAFFOUR. — *Médecine chez les anciens Mexicains*. Thèse, Paris, 1900.

Recettes de Mademoiselle d'Auvergne, 1596.

RIVIÈRE. — *Praxis médica*, 1637.

SARVONAT ET GENTY. — *Cycle journalier de l'élimination urinaire de l'acide phosphorique* (Province Médicale, 10 juin 1911).

SOBIERANSKI. — *Nierefunction und Wirkungsweise der Diuretica*.

(Archiv. für experimental Pathologie, Bd. XXXV, 1896).

SOULIER. — *Traité de thérapeutique*, 1891.

TAUVRY. — *Traité des médicaments*, 1717.

TROUSSEAU ET PIDOUX. — *Thérapeutique*, 1838.

WIDAL ET JAVAL. — *Etude sur l'action déchlorurante de quelques diurétiques*. (Presse Médicale, 7 octobre 1903).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	13
1 ^{re} PARTIE. — HISTORIQUE GÉNÉRAL.....	17
CHAP. I. — <i>Peuples primitifs : Egypte</i>	17
Inde	18
Chine	19
Mexique	20
CHAP. II. — <i>Grèce : Hippocrate</i>	22
Aristote	22
CHAP. III. — <i>Rome : Dioscoride</i>	23
Galien	23
Pline	23
CHAP. IV. — <i>Arabes et Moyen-Age</i>	23
CHAP. V. — <i>Seizième siècle</i>	26
Mathioli	26
Ambroise Paré.....	27
Mademoiselle d'Auvergne.....	27
CHAP. VI. — <i>Dix-septième siècle</i>	27
Dubé	28
CHAP. VII. — <i>Dix-huitième siècle</i>	29
Lemery	29
Tauvry	29
Lieutaud	31
Desbois de Rochefort.....	31
CHAP. VIII. — <i>Dix-neuvième siècle</i>	33
Alibert	33
Trousseau et Pidoux.....	33
Auteurs modernes.....	35
II ^e PARTIE. — HISTOIRE DE QUELQUES DIURÉTIQUES.....	41
CHAP. I. — <i>Les animaux</i>	42
Opothérapie rénale.....	42
Urine	43
Cloportes	44
Scorpions	46
Crapauds et grenouilles.....	47

Cigales	47
Fourmis	48
Cantharides	49
Escargots	49
Autres animaux.....	49
Produits extraits des animaux : lait, sang.....	50
CHAP. II. — <i>L'eau</i>	52
CHAP. III. — <i>Les Tisanes</i>	55
Cinq racines.....	55
Cerfeuil	56
Bugrave	57
Scille	58
Colchique	58
Ail et oignon.....	59
Pariétaire	59
Ortie	60
Pin et térébenthine.....	61
Genièvre	61
Baies	62
Nénuphar	62
Uva ursi.....	62
Chiendent	62
Cerises	63
Pois et Fèves.....	64
Alkékenge	65
Chausse trappe.....	65
Cucurbitacées	66
Rue	67
Pareira Brava	67
Digitale	68
CHAP. IV. — <i>Les Raisins et le Vin</i>	68
CHAP. V. — <i>Les Minéraux</i>	69
Nitre	70
Tartre	71
Autres minéraux.....	72
CHAP. VI. — <i>Agents thérapeutiques agissant indirectement sur la diurèse</i>	72
Purgatifs	72
Bains	73
Saignée	73
Régimes	74
CONCLUSIONS	75

